

il n'a jamais mis les pieds. On se moque du monde en général et de nous, les Afghans, en particulier... » Si demain Ben Laden plutôt que Massoud devient le Guevara d'une jeunesse éperdue, ce sera aussi notre faute. Mourir pour des idées, ou mourir pour rien ? C'est quoi l'espèce humaine ? Peut-on être sartrien à Bujumbura ? Pour qui combattons-nous ? Bernard-Henri Lévy écrit la réponse. Dans ses notes, le même homme, intellectuel et aventurier, sonne la charge à sa manière : caresse et poing dans l'estomac. La vie, la politique et la littérature : cinquante-huit réflexions qui vont du carnet de voyage à la philosophie. Pour Bernard-Henri Lévy, comme pour Foucault, les deux exercices sont liés : la philosophie n'a de sens que dans l'Histoire et donc dans le réel.

Il ne manquera pas d'esprits étriqués pour accuser l'auteur de profiter de la souffrance des autres. Bernard-Henri Lévy a l'habitude de ces jalousies. En France, il ne fait pas bon avoir raison trop tôt. Ceux qui ne voyaient pas l'importance de la guerre en Bosnie menée par des patriotes musulmans ; ceux qui ne savaient pas où se trouvait le Kosovo alors que la communauté internationale y aidait des Musulmans rebelles et démocrates ; ceux qui considèrent que la Tchétchénie est encore partie intégrante de l'empire russe rénové, tous ceux-là n'aimeront pas son livre. Les militants des droits de l'homme, eux, s'y reconnaîtront.

Nous autres, enfants de l'après-guerre, n'avons pas pu nous battre contre le fascisme ni nous enrôler aux côtés des républicains espagnols. Nous n'avons rien pu faire contre la Shoah. Nous sommes restés longtemps en mal d'épopée, avant de nous en inventer une, loin d'une France qui nous semblait trop fade. C'est pourquoi nous avons aimé Malraux tout en sachant que ses livres dépassaient l'homme, nous avons formé nos esprits au contact de ces « écrivains mercenaires », les Apollinaire, les Lawrence d'Arabie, les Victor Serge, les Hemingway, les Aragon. Avec ses Réflexions, Bernard-Henri Lévy a signé le carnet de route de notre génération. Au fond, nous savions ce qui allait arriver. A parler de la guerre des autres, on finit toujours par parler de soi. Aujourd'hui sommes-nous en guerre ou en paix ? Notre monde a basculé lorsque nous avons vu tomber ces virgules de vie, ces hommes et ces femmes qui, pour ne pas brûler vifs, se jetaient des fenêtres des gratte-ciel, libre et ultime décision, et s'élançaient dans le vide depuis les tours jumelles, tombant lentement, agitant bras et jambes. Et surtout ces deux là qui, je le jure, se donnèrent la main et que je vis si longtemps flotter le long des parois de verre et d'acier des twins, avant qu'elles n'implosent dans nos coeurs, brisant à jamais notre sentiment de supériorité. Et de fausse innocence.

BERNARD KOUCHNER